

Petit séminaire : Travaux en cours/Nouvelles recherches (XX^e-XXI^e siècles)

sous la direction de Françoise Levailant

Vendredi 9 octobre 2009, salle Cassou (INHA, 2 rue Vivienne, 2^e étage),

de 14 h à 16h

***"Kimiko Yoshida ou l'art au présent :
une interprétation du quotidien"***

par

Charlène Veillon

Les nouveaux artistes appartiennent-ils déjà à l'histoire de l'art ? L'« art vivant » relève-t-il uniquement du domaine de l'actualité ? Ces questions contemporaines, relatives à une tentative de « classification » des productions intellectuelles et plastiques et des « électrons libres » de l'art comme la photographe franco-japonaise Kimiko Yoshida, doivent être légitimées par une approche rigoureuse des sources à disposition. Ces dernières soulèvent des problématiques nouvelles et différentes auxquelles l'interprète du quotidien et l'archéologue des formes qu'est l'historien de l'art doit trouver des réponses.

C.V.

Cette conférence-débat prend place dans une série méthodologique consacrée à la « boîte à outils » du thésard en histoire de l'art contemporain et plus particulièrement sur les entretiens, correspondances, etc., avec les artistes (sur les thèmes abordés antérieurement dans le cadre de « l'atelier de méthodologie », voir le site <http://centrechastel.paris4.sorbonne.fr>, archives du « petit séminaire »). Le séminaire est ouvert aux étudiants de master 2, doctorants et post-doctorants, sans nécessité d'inscription préalable.

F.L.

ERCO

Équipe de recherche en histoire de l'art contemporain (XX^e-XXI^e siècles)

Centre André Chastel (UMR 8150)
Galerie Colbert-INHA, 2 rue Vivienne, F-75002 Paris
<http://www.centrechastel.paris4.sorbonne.fr>

Résumé

Les nouveaux artistes appartiennent-ils déjà à l'histoire de l'art ? L'« art vivant » relève-t-il uniquement du domaine de l'actualité ? Ces questions contemporaines, relatives à une tentative de « classification » des productions intellectuelles et plastiques et des « électrons libres » de l'art comme la photographe franco-japonaise Kimiko Yoshida, doivent être légitimées par une approche rigoureuse des sources à disposition. Ces dernières soulèvent des problématiques nouvelles et différentes auxquelles l'interprète du quotidien et l'archéologue des formes qu'est l'historien de l'art doit trouver des réponses.

Kimiko Yoshida, née à Tokyo en 1963, est une photographe japonaise vivant en France depuis 1995. En 2003 sort son premier « livre-catalogue » intitulé *Marry Me !* (Épouse-moi !). Toutes ses photographies sont des autoportraits et portent le titre général de « Mariées intangibles », c'est-à-dire des mariées intouchables, sacrées et célibataires. Kimiko Yoshida y endosse divers costumes correspondant soit à des fictions imaginées par l'artiste (*La Mariée fée. Autoportrait*, 2002, C-print contrecollé sur Dibond et sous Diasec, 120 x 120 cm), soit des hommages à des artistes (*La Mariée Guernica dans le souvenir de Picasso. Autoportrait*, 2005, C-print contrecollé sur aluminium et Diasec, 120 x 120 cm), soit des emprunts à des collections privées ou muséales d'ethnologie (*La Mariée en méditation avec une coiffe ashetu des Grasslands, Cameroun. Autoportrait*, 2005, C-print contrecollé sur aluminium et Diasec, 120 x 120 cm). Ses textes, signés Kimiko Yoshida, évoquent également le mariage, son enfance et son traumatisme lorsqu'elle apprend le mariage arrangé (*omiaï*) de ses parents. L'artiste y raconte sa fuite du Japon et son arrivée en 1995 à l'École nationale supérieure de la Photographie d'Arles. En 2007, Kimiko Yoshida fait paraître deux autres livres intitulés *All that's not Me* (Tout ce qui n'est pas moi) et *Tombeau* : ils présentent de nouvelles œuvres des *Mariées intangibles*, mais également de nouvelles séries d'autoportraits (*Tombeau. Autoportrait*, 2006, dix-huit photographies, C-prints contrecollés sur aluminium et Diasec, 28 x 28 cm chaque) dont l'origine se trouve dans la découverte de l'art baroque italien par Yoshida en 2002. L'accumulation du décor, la surenchère, la démesure et la théâtralité du baroque viennent télescoper la propre culture de Yoshida imprégnée de bouddhisme zen, de shintô, de dépouillement et de méditation. Un édifice précis va avoir un impact conséquent sur le développement artistique de la photographe : l'église Santa Maria dell'Immacolata Concezione à Rome, où la « mort baroque », pour reprendre les termes d'André Chastel, déploie toute sa magnificence à grand renfort d'ossuaires gigantesques, de squelettes encastrés dans les niches, de murs couverts d'omoplates, etc. Dans la crypte de cette église se trouve un bloc de marbre, sans décor, sans ornement, sans gisant, seulement pourvu d'une inscription « *Hic Jacet Pulvis Cinis et Nihil* » (Ci-gît poussière, cendre et rien). Il s'agit du tombeau d'Antonio Barberini (1569-1646), ordonné cardinal en 1624 par son frère cadet le pape Urbain VIII. L'apparente modestie totale du tombeau, le dépouillement poussé à son maximum face aux fastes inversés des ossuaires de l'église, face au vertige des *memento mori* baroques, témoigne en fait d'un péché d'orgueil de l'extrême dénuement. Ce tombeau, parce qu'il efface d'un seul coup toute la théâtralité baroque, s'impose comme le monument en négatif le plus éloquent des fastes funèbres.

Ce paradoxe du dépouillement pour exprimer la surenchère, cette apparence de simplicité qui se rapproche du baroque dans sa démesure de simplicité, ce moins pour suggérer le plus est devenu l'axe fondateur de l'œuvre de Kimiko Yoshida, qui va dès lors chercher, à travers ses photographies, à atteindre une « monochromie imparfaite » selon ses termes. Le monochrome est un paradoxe en lui-même car il est à la fois le plus et le moins, le plein et le vide, mais la totale monochromie est toujours niée chez Yoshida par la présence de la figure de l'artiste. Celle-ci, maquillée à la façon traditionnelle japonaise (*doran*), cherche à se confondre, à se diluer, à se dissoudre dans le fond monochrome de la photographie et vise ainsi l'archétype, l'idéal, l'universel.

Le but de mon intervention au séminaire était d'exposer les différents problèmes et pièges auxquels le thésard historien de l'art est exposé lorsqu'il « s'attaque » à un artiste peu connu (sauf dans le milieu des galeries et amateurs) et dont les écrits et les œuvres sont les seules sources pour la recherche. Dans un premier temps, les risques de l'interprétation ont été évoqués, puis la préparation des entretiens, partie primordiale, et enfin les difficultés éprouvées dans le cas particulier de l'œuvre de Kimiko Yoshida.

©Charlène Veillon

www.charleneveillon.com

veillonc@gmail.com

Service culturel et pédagogique du Musée national des arts asiatiques Guimet

Animatrice de conférences et formatrice au Musée Guimet

Doctorante en histoire de l'art contemporain à l'Université Paris-1 sous la dir. de

Françoise Levallant ; membre doctorant du Centre André Chastel.

Bibliographie succincte

YOSHIDA Kimiko, *Marry Me !*, Arles Éditions Actes Sud, 2003.

YOSHIDA Kimiko, *All That's not Me*, Arles, Éditions Actes Sud, 2007.

YOSHIDA Kimiko et RIBETTES Jean-Michel, Tombeau, Arles, Éditions Actes Sud, 2007.

CHASTEL André, « Le baroque et la mort », *Fables, Formes, Figures*, Paris, Éditions Flammarion, 1978.

VEILLON Charlène, *L'art contemporain japonais : une quête d'identité*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2008.